

UNE VISITE CHEZ LORD BYRON



Nous venions de visiter le Parlement; lord G... nous avait montré, avec une amabilité qui n'avait rien de britannique, la Salle du Trône, la bibliothèque des Pairs, la chapelle de Saint-Stephen, la petite pièce ronde dans laquelle Cromwell signa l'arrêt de

mort de Charles I^{er}. Nous prenions le thé sur la terrasse, devant la Tamise, d'où montait, avec la fin de cette belle journée d'été, une légère brume violâtre et laiteuse, toute striée d'or. La grosse horloge de la tour sonnait six heures dans les éparpillements de son joyeux carillon.

— Savez-vous, me dit Jean, que lord G... habite la maison de Byron?

— Vraiment, monsieur, m'écriai-je, comme vous êtes heureux!...

— Vous serait-il agréable de la voir? fit lord G... en souriant,

Je répondis: « Oui! »

Nous partîmes, à pied, à travers Green Park. Tout était de ce vert tendre et doux, particulier à l'Angleterre. Les oiseaux rentraient au nid en poussant de petits cris aigus comme pour s'appeler les uns les autres; les pigeons s'aventuraient jusqu'au bord des pelouses, becquetant le pain que leur jetaient les enfants.

— On prétend que Londres n'est pas beau! dit Jean.

Lord G... haussa les épaules.

— Regardez donc cela! fit-il en se retournant.

Du bout de sa canne, il désigna l'abbaye de Westminster et le Parlement, dont les flèches et les pointes si frêles se détachaient en dentelle au-dessus de la frondaison du parc; les derniers rayons du soleil mettaient sur les sculptures en saillie des paillons de lumière aux reflets chatoyants; les coins d'ombre se fondaient dans l'atmosphère aux tons plus gris, et il sortait de cet ensemble harmonieux un recueillement si pur que l'âme en était subitement imprégnée.

Nous fûmes bientôt dans Piccadilly, devant la maison de l'auteur de *Don Juan*. Tout en gravissant l'escalier, il me bourdonnait dans la tête des stances de *Childe Harold*. Mais, dans le bureau, quand je vis sur la cheminée le visage de celui que ses contemporains n'ont pas jugé digne de reposer sous le même toit que Garrick et mistress Siddons, il me sembla que quelque chose de sa pensée était là, enfermé, caché sans doute dans les yeux du portrait.

Lord G... alla chercher dans son secrétaire un écrin de forme ovale; il

l'ouvrit et le déposa devant nous.

— Voici, nous dit-il, le collier et les boucles d'oreilles de Marie Stuart.

Il y manquait à peine deux ou trois pierres. La



Lord Byron.



forme en était aussi parfaite, l'éclat aussi intense que si Marie les avait retirés à l'instant pour les placer elle-même sur le satin du coffret. Cette parure avait été dessinée par Holbein. Il me vint à l'esprit, en la considérant, que les mains qui l'avaient faite étaient celles d'un homme qui aimait, que l'artiste obscur qui ciselait les bijoux de la reine avait rêvé peut-être des traits charmants qui devaient s'en parer... Pourquoi pas?... Je crois volontiers qu'il faut un amour immense pour imprimer à une œuvre la divine sublimité. Puis je me souvins de cette phrase de Byron : « Il est des beautés auxquelles le temps s'abstient de toucher, détournant sa faux sur de vulgaires objets : telle fut Marie, reine d'Écosse. » Et je songeai alors à une tête sanglante roulant sur un billot, à des coiffes arrachées brutalement et laissant voir des cheveux tout blancs !

— A quoi pensez-vous ? me demanda Jean.

— Je pense à ELLE.

Trouver les bijoux de Marie Stuart chez lord Byron, cela me paraissait un de ces rapprochements singuliers que le temps se plaît à faire quelquefois à travers les siècles.

Tout en nous conduisant de pièce en pièce, lord G... nous racontait mille anecdotes sur ceux qui l'avaient précédé dans sa demeure ; mais, de tous ces personnages, un seul m'intéressait : Byron. J'attendais avec impatience le moment où je pourrais questionner lord G... « Quand Byron avait-il habité cette maison ? Qu'y avait-il fait ? L'avait-il gardée longtemps ? » Telles étaient les demandes que je me disposais à lui adresser.

Il m'arrêta dès la première.

— « Aucune des époques mémorables de la vie du poète ne s'est écoulée ici, me dit-il, Byron venait à Londres rarement et n'y restait guère. Sa résidence de prédilection était Newstead. C'est Newstead qu'il a dépeint dans *Don Juan* sous le nom de *Norman Abbey*. Il a chanté les beautés de ce vieux domaine dans presque toutes ses œuvres. Quant à l'hôtel de Piccadilly, il n'en parle pas. Il y demeurait cependant au moment de sa réception à la Chambre des Pairs, mais vous n'ignorez pas que cette solennité fut pour lui l'occasion d'un cruel mécompte. Lord Carlisle, son tuteur, ayant refusé de le présenter, il ne voulut point demander une autre personne. Triste, solitaire, profondément blessé dans son orgueil, c'est ainsi qu'il fit son entrée au Parlement. Le Lord Chancelier s'avança vers lui et s'excusa du retard qu'il avait été obligé d'apporter à sa réception : « Votre Seigneurie n'a pas besoin de s'excuser, dit-il, Vous avez fait exactement comme Tom Thumb, vous avez fait votre devoir, et vous n'avez rien fait de plus. » Et il alla s'asseoir du côté de l'opposition. Il ne consentit jamais à être d'aucun parti. Ses instincts étaient essentiellement aristocratiques ; pour-

« tant, il émettait quelquefois des opinions radicales. Ses discours étaient nets, précis et froids ; il semblait avoir perdu cette éloquence qu'il possédait tout enfant, à Harrow, lorsque ses maîtres lui prédisaient qu'il serait plus tard un grand orateur.

« Byron vécut dans cet hôtel avec sa femme, miss Milbanke. Leur vie de ménage fut un véritable enfer. Accablés par les dettes que le poète avait contractées avant son mariage, poursuivis sans relâche par des créanciers intraitables, ils en furent réduits à mettre la bibliothèque en vente. Après la naissance de la petite Ada, lady Byron retourna auprès de ses parents, et ne revint jamais son mari. »

Pourquoi Byron avait-il pris tout à coup la résolution de se marier, lui qui jusqu'alors, ainsi qu'un oiseau volage, n'avait pu se faire à aucune affection ? Pourquoi surtout avait-il choisi une femme dont l'esprit timoré était si peu fait pour comprendre son imagination fantasque et hardie ? Fatalité !...

Peut-être !... On dirait que tous les événements de son existence n'ont servi qu'à développer en lui cette espèce de maladie morale qui l'amena peu à peu au scepticisme et au dégoût. C'est à cette transformation progressive de son être, à la fermentation intérieure de ses idées et de ses sentiments que Byron nous fait assister dans le cours de son œuvre. Comme Dante, comme Pétrarque, comme Musset, il nous révèle ses tourments les plus intimes, il leur prête des formes visibles pour mieux les contempler. Tout ce qui s'est accumulé dans l'homme de désirs inassouvis, d'illusions détruites, de révoltes étouffées, voilà ce qui alimente le génie. Pareils aux volcans qui ne tonnent plus, mais qui fument encore, ces désirs, ces illusions, ces révoltes se rallument un jour, se mettent à gronder au plus profond de l'âme, puis s'échappent en coulées ardentes, et c'est *L'Enfer*, c'est *La Nuit de Mai*, c'est *Lara*.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux, Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Le matin même de son mariage, le poète, en proie à un de ses noirs accès de tristesse, erra dans la campagne jusqu'à l'heure de la cérémonie. C'était le 2 janvier ; il faisait un temps morne, pluvieux. Le soir, dans la voiture qui conduisait les jeunes époux au château de Holnaby, une violente discussion éclata entre eux à propos d'une femme de chambre qu'on leur avait imposée : sinistres précurseurs d'une union déplorable !...

Quand nous eûmes pris congé de notre hôte, je me sentis envahi par une étrange mélancolie. C'était une sorte de magie, un art prestigieux qui me séparait de tous les objets extérieurs pour me transporter dans un monde confus et incertain. Après m'être enfermé dans ma chambre, j'allai droit à ma bibliothèque. Sans le chercher, je

trouvai le premier volume des *Œuvres*, de Byron. Je l'ouvris et tombai sur ces mots : « Newstead ! « dôme naguère resplendissant, aujourd'hui tout « en ruine ; temple de la religion, orgueil de Henri « repentant, tombeau cloîtré de guerriers, de « moines et de châtelaines dont les ombres pen- « sives glissent autour de ses ruines. Salut, « monument plus respectable dans ton déclin « que les modernes manoirs dans leur magnifi- « cence... »

Le lendemain, j'étais en route pour Newstead.

Dans cette partie du Nottinghamshire, autrefois couverte par l'antique forêt de Sherwood, le paysage se déroule comme en une féerie aux aspects changeants. Tantôt ce sont de vastes bruyères qui courent à perte de vue, longées seulement par une tranchée gazonneuse, tantôt ce sont de belles prairies entourées de leurs barrières blanches ; au milieu d'une herbe épaisse poussent le coquelicot vainqueur, l'ombelle gracieuse, la menthe aux teintes délicates ; un ruisseau murmure quelque part, on ne sait où, dégageant, autour de lui, une salubre fraîcheur ; puis, c'est un tronçon de forêt, dernier refuge des vieux chênes druidiques. Ils sont là, ces géants, comme une armée rangée en bataille, leurs troncs, pareils à des fûts de bronze, élèvent jusqu'au ciel leurs puissantes ramures. L'exubérance féconde de la végétation forestière circule encore en eux, chaque année, au printemps ; la sève bouillonnante qu'ils recèlent fait éclater de nouveaux bourgeons. Quelques-uns, héros de cette vaillante génération, sont célèbres dans toute l'Angleterre. On vient de très loin pour les voir : c'est le « Chêne du Parlement », le « Chêne de Robin Hood » et le « Major ». Ce dernier, seul au milieu d'une clairière, l'ombrage entièrement. Il a mille ans, dit-on. Un vieillard, très sourd, reste constamment auprès de lui pour le garder. L'athlète doit rire de ce petit homme cassé, assis tranquillement à sa base, dans l'enchevêtrement de ses formidables racines, les deux mains appuyées sur un gros parapluie et qui s'endort quelquefois en veillant sur lui. Tout à coup, les hautes futaies cessent ; sur la terre noire, ce ne sont plus que des fougères, de grêles baliveaux ou de larges troncs coupés au ras du sol. Un Byron, grand-oncle du poète, résolut un jour, dans un accès d'hypocondrie, de faire abattre tous les arbres de la forêt de Sherwood. Il ne put, heureusement, accomplir jusqu'au bout son travail de dévastation et la nature, reprenant ses droits dans quelques-unes des parties saccagées, fait jaillir des troncs mutilés tout un entre-croisement de tiges. Tout cela est baigné par un air vaporeux où s'effacent les contours des objets. Un immense voile de gaze a été jeté sur la campagne anglaise ; il flotte au-dessus des bois et des prés, rend les matins plus gris,

adoucit les couchers de soleil et s'entr'ouvre çà et là pour laisser couler de larges gouttes de lumière.

Au bruit de la voiture, des daims et des biches sortent en bondissant des fourrés ; puis, comme une fugitive apparition, au détour d'un chemin, vous apercevez les tourelles d'un château. Nous sommes ici dans les *Duckeries*. C'est Welbeck Abbey, au duc de Portland ; Welbeck, avec ses souterrains de 2,640 yards de longueur qui, contiennent une galerie de tableaux, une chapelle, un manège et une bibliothèque ; Welbeck qui possède d'admirables Van Dyck, des Rubens, toute une collection de dessins de Raphaël, un portrait de Napoléon I^{er}, par Delaroche. C'est Hardwick au duc de Devonshire, Hardwick, illustré par les visites de la reine Élisabeth et la captivité de Marie Stuart. C'est la propriété du duc de Newcastle, Clumber, qui mire son élégante façade et ses terrasses de marbre dans les eaux transparentes de son lac.

Newstead est dans ces parages, on y arrive par une magnifique route où subsiste encore « l'arbre du poète », ce chêne épargné par le « Méchant Lord » dans sa rage de déboisement, pour céder aux sollicitations des gens du pays que la perte de leurs arbres mettait au désespoir. Je ne saurais vous dire le trouble inconscient qui s'emparait de moi à mesure que j'approchais du but de mon pèlerinage.

Les frôlements d'ailes dans les branches, le parfum grisant des bois, les raies de clarté blonde qui descendaient à travers la verdure, tout ce mystère de choses, plutôt devinées qu'entrevues, faisait naître en mon âme de mystiques suggestions. J'étais comme dans l'attente de quelque apparition intangible. En ce moment de fièvre qui me prenait au cœur et au cerveau, je n'eusse point été étonné de voir se dresser devant mes yeux l'ombre pensive et silencieuse de Byron. Il est de ces figures qui nous attirent comme un aimant ; d'âge en âge, elles excitent la curiosité humaine ; l'opinion peut varier sur leur destin, elles peuvent être tour à tour louées ou blâmées, mais jamais oubliées.

Munis de nos lettres d'introduction, nous fûmes reçus, sans peine, par les hôtes actuels de l'abbaye. M^{me} Weeb eut la bonté de nous accompagner elle-même dans le parc. Là, chaque allée, chaque berceau, renferme d'intéressants souvenirs. Devant le château, s'étend le lac où le jeune homme aimait à ramer une partie de la journée. Parfois, il s'y livrait à un manège assez dangereux. Il partait dans son bateau, accompagné de son chien, Boatswain ; puis, tout à coup, lâchant les rames, il faisait chavirer la barque et plongeait au fond de l'eau ; le chien le saisissait aussitôt par ses vêtements et le ramenait à bord. Boatswain est enterré au milieu de la grande pelouse à droite de l'abbaye. Il mourut de la rage. On dit que Byron essayait avec son mouchoir l'écume qui

sortait de la bouche de la pauvre bête. Tout le monde connaît les vers qu'il écrivit sur le tombeau de ce compagnon fidèle : « Ces pierres couvrent les restes d'un ami, je n'en ai connu qu'un, c'est ici qu'il repose. » Byron désirait être aussi enterré à Newstead et il avait marqué auprès la place de son serviteur Murray. Celui-ci, médiocrement flatté de cet honneur, grommelait toujours quand on lui en parlait : « Oui, je veux bien qu'on m'enterre ici, pourvu que Sa Seigneurie soit à côté de moi, car je n'aimerais pas à être seul avec le chien. »

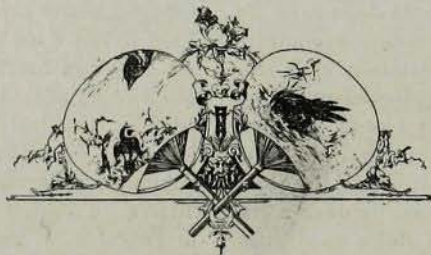
Nous nous arrêtons dans le bosquet où le poète, avant de partir pour l'Orient, fit ses adieux à sa sœur Augusta; nous remontons l'avenue par laquelle il revenait le soir en quittant Annesley Hall, cette avenue bordée d'arbres gercés, hideux et qu'on dirait tordus par un effroyable simoun, où les moines, au temps jadis, se promenaient lentement, absorbés dans quelque pieuse méditation. D'un côté, se dessinaient les courbures gracieuses de l'ancien prieuré et les arceaux ruinés de la chapelle; de l'autre, les collines bleuissantes, qui fermaient l'horizon. Je compris alors le culte de Byron pour la nature, cet enchantement qu'il ressentait devant les spectacles grandioses qu'elle étale sans cesse à nos regards. Hélas ! combien peu sont capables de les goûter, ces pures jouissances qu'elle nous offre, combien peu surtout sont capables de les traduire en un langage immortel... Platon l'a dit : « Beaucoup portent le thyrses, mais les Bacchus sont rares. » Oui, l'omniscience de l'homme n'est qu'un mensonge. Dieu, déterminant avec sagesse les bornes de notre savoir, a fait naître l'un pour l'action, il a donné à l'autre le domaine de la science, il a placé celui-ci dans la sphère de la métaphysique, il a réservé à celui-là l'esthétique transcendente. Mais faire revivre les impressions disparues, saisir les idées pour les transporter du monde de la représentation dans le monde de la réalité, avoir en soi la source de toutes les intuitions, tel est l'apanage du génie. Il n'appartient qu'à quelques esprits de pouvoir s'élever au-dessus d'eux-mêmes, de pouvoir s'affranchir de toutes les entraves de la terre et de planer en extase dans une région supérieure. Goethe et Shakspeare, Michel-Ange et Raphaël l'ont fait : ils seront les éternels interprètes des

générations les plus éloignées. Byron aussi connut les révélations de la beauté, lui aussi a appliqué son intuition pure aux objets qui l'entouraient, lui aussi s'est essoré dans les caprices de son délire et c'est à cela que nous devons les admirables descriptions qu'il a semées dans ses œuvres.

Tout petit, en Écosse, il apprit à rêver devant les blancs sommets du Loch-na-Garr; plus tard, à Harrow, nous voyons qu'il ne perdit point ses habitudes contemplatives : « Il y a dans le cimetière, écrivait-il à l'un de ses amis, un endroit, près du sentier, sur la côte de la colline, d'où l'on découvre Windsor; là, se trouve une tombe sous un grand arbre, à l'ombre duquel j'avais coutume de m'asseoir des heures entières lorsque j'étais enfant. » Newstead lui inspira sans doute les strophes de la *Prière de la Nature*. A la Suisse, il emprunta les sombres paysages de Manfred; à l'Italie, les teintes vives dont il fit les *Deux Foscari*, le quatrième chant de Childe Harold; mais c'est à la Grèce, et à la Grèce seule, qu'il est redevable de ces lueurs magiques, de ces magnifiques échappées, de ces perspectives infinies qui revêtent son langage de l'éclat et du coloris de la réalité. N'est-ce pas rabaisser le poète que de le comparer à un peintre, même à un peintre excellent ? Il se peut. La poésie, étant l'expression la plus noble de l'art, rejette toute comparaison. Cependant, nous ne voulons faire ici qu'un simple rapprochement, montrer les affinités qui unissent l'artiste à l'écrivain. Lisez le début de la *Malédiction de Minerve* et vous croirez voir une des suaves compositions du Poussin, une de ces campagnes dont les extrémités confinent avec le ciel par la dégradation insensible des nuances et où s'élève isolé quelque tombeau solennel ? Dans *Manfred*, dans *Cain*, dans *Ciel et Terre*, vous reconnaîtrez la touche mâle, presque rude de Rembrandt. Comme lui, Byron a des obscurités effroyables et des clartés transparentes; comme lui, il se plaît aux contradictions et aux bizarreries. Il aime à ne laisser pénétrer la lumière que par un coin et à la diriger selon sa fantaisie sur la tête d'un vieillard ou sur les traits d'une femme. Telle de ses scènes est une *Ronde de Nuit*, telle autre la *Résurrection de Lazare*.

LUCIEN COMBIER.

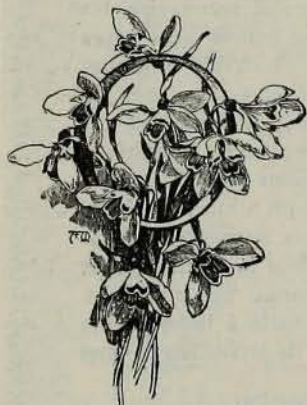
(La fin au prochain numéro.)





CONSEIL

Savoir s'ennuyer



n pourrait dire, dans un certain sens, que c'est la science de la vie, et, comme toute science abstraite et difficile, il faut qu'elle soit apprise et pratiquée de bonne heure, pendant que le caractère est encore souple et malléable.

Peut-être direz-vous qu'il n'est jamais indispensable de s'ennuyer. Mais, hélas ! les choses ennuyeuses nous entourent, nous pressent,

nous saturent. Même vous, à qui vos mères font des chemins faciles, et qui n'avez pas encore des devoirs aussi définis que ceux qui vous attendent plus tard, vous ne passez pas une journée sans faire ou sans subir quelque chose d'ennuyeux. Il y a les gens, et il y a les choses. Parmi ceux que vous aimez, il en est dont la société est fatigante, la conversation ennuyeuse. Et parmi vos occupations, triées cependant par des mains affectueuses, il en est qui constituent ce que vous appelez des corvées.

Donc, à de certaines heures, vous connaissez l'ennui sous des formes variées. Plus tard, ce sera bien pire, parce que vous vous apparteniez beaucoup moins. Regardez vos mères : elles vous ménagent des loisirs et des satisfactions ; mais où sont leurs loisirs, à elles, et quand leur arrive-t-il de choisir même leurs occupations ? Elles sont, sous le titre de maîtresses de maison, les esclaves de tous. Leur chambre est généralement ouverte à tout venant, chacun y vient demander un ordre, une direction, se plaindre, murmurer, conter quelque chose d'oiseux. Leur vie est réglée par le besoin que l'on a d'elles ; tous ont des droits sur elles et en usent largement, quand ils n'en abusent pas. Elles ont encore le souci des relations extérieures, des visites, des réceptions, de tout ce qui, plaisir pour vous, a cessé depuis longtemps de l'être pour elles.

Tous ces menus ennuis qui s'enchaînent, vous

les connaîtrez à votre tour ; si vous vous y êtes préparées, vous les subirez sans trop de peine, le devoir les relèvera à vos yeux, l'habitude leur ôtera leur aiguillon, et une certaine bonne humeur en extraira quelque chose de tolérable, et même d'agréable. Je ne parle pas ici de la satisfaction plus haute qui fait trouver un réel plaisir dans le dévouement, et dans la satisfaction d'autrui.

Donc, il faut dès maintenant apprendre à supporter les ennuis. Ce n'est pas pratiquer cette science que d'apporter dans les visites d'obligation une figure maussade, de garder un silence obstiné chez les vieux parents, de se mettre en colère contre son piano dans une étude difficile, ou de se répandre en plaintes, en récriminations, si une nécessité quelconque intervient dans vos projets.

Savoir s'ennuyer, c'est faire de bonne grâce ou subir avec bonne humeur ce qui est obligatoire ou convenable, ce qui fait partie de vos devoirs. Si on est forcée d'aller voir une vieille personne monotone et rabâcheuse, il faut, par exemple, se prêter à ses récits, paraître s'y intéresser, déguiser son ennui. Obligée de faire un travail fastidieux, il faut s'abstenir de grogner, de le rejeter vingt fois sur la table, mais, au contraire, s'y appliquer de bonne grâce, en se disant que quelques heures sont vite passées, et en songeant aux milliers de jeunes filles que la nécessité courbe sur cette même tâche pendant toute leur vie. Privée d'un plaisir par une circonstance à laquelle nul ne peut remédier, il faut, enfin, accepter de bon cœur cette contrariété, et ne pas la faire peser sur les pauvres parents, qui sont probablement plus contrariés que vous.

En y regardant de près, mesdemoiselles, la science de s'ennuyer de bonne grâce est tout simplement l'oubli de soi et le souci des autres. Sa pratique mène à de grandes hauteurs morales, et nous fait aimer sûrement de tous ceux qui nous entourent. Quant au mobile qui peut nous déterminer à cet effort sur nous-même, il est dans la méditation du but même de la vie, qui ne nous est pas donnée pour nous amuser, mais pour remplir des devoirs et nous perfectionner, et aussi dans ce souci des autres dont je parlais, et qui devient, pour les belles âmes, la source d'un plaisir personnel.

M. MARYAN.



BERTHE DE DIEU

SUITE

IX

DE LA PESTE QUI ARRIVA A LA VILLE, ET COMME
ELLE CESSA A LA PRIÈRE DE LA SAINTE GODEBERTHE



ES années ont passé sans laisser de traces ; tournons cette page de l'histoire de Noyo, oublions ses vivats et ses espérances, car, maintenant, le deuil est partout : la ville se meurt.

C'est la nuit ; un lugubre silence enveloppe ses quartiers les plus populeux naguère. Pourtant, nul ne pense à dormir et

l'on aperçoit des lueurs fumeuses de lampes qui veillent derrière les auvents mal joints ou les portes béantes, par où entrent et sortent d'étranges visiteurs.

Ce sont des hommes dont la tête est enveloppée d'un sac ayant un trou à la hauteur des yeux ; on les appelle les *Frères de la mort*, et leur triste mission se devine. Ils entrent les mains vides, ils ressortent portant un long fardeau rigide et se dirigent vers un chariot attelé de bœufs, qui attend au carrefour le plus proche. Le fardeau est jeté avec beaucoup d'autres qui arrivent d'ailleurs. Quand le char est débordant de sa lugubre charge, il s'ébranle, les roues crient, le bouvier parle à son docile attelage et ils s'éloignent.

Parfois, quand une de ces portes s'ouvre l'on entend un sanglot, un adieu déchirant ; mais c'est rare : la terreur a fait place à la pitié ; on s'évite, on ne se connaît plus ; tous ceux qui pouvaient fuir sont déjà partis.

Car la peste s'est abattue sur Noyo ; elle dévore les familles ; et bien des portes restent ouvertes parce qu'au logis il n'y a plus personne pour les fermer. Elle frappe partout et sans distinction :

les nobles, les prisonniers, les moines, les mendiants, tous y passent, mais les miséreux sont les plus atteints. Le mal est foudroyant : tel Frère de la mort, qui se penche sur un cadavre pour l'ensevelir, chancelle tout à coup, tombe sur lui et ne se relève plus, le même linceuil recouvrira les deux victimes. Bientôt il ne se trouve plus assez de chariots pour satisfaire à l'horrible moisson, plus de confréries pour toucher à ces corps de mort, plus de fosses pour les recevoir ; les uns sont traînés au coin de la borne et y restent ; d'autres gisent dans les maisons sur la couche infecte de l'agonie ; en vain a-t-on allumé des feux, jeté de la chaux ; des vapeurs nauséabondes se dégagent des charniers, étendent la pestilence et ajoutent à l'horreur ; l'espérance est morte au cœur de ceux qui restent ; assis à leurs foyers maudits, hébétés de douleur, ils attendent la mort et la trouvent lente à venir.

L'évêque Mummolin, le père de ce peuple, a une âme très tendre, ouverte à la pitié et que toute souffrance de ceux qu'il aime fait souffrir ; depuis de longs jours, il jeûne, il veille, il prie et son cœur est brisé, parce qu'il est impuissant à secourir la détresse de ses fils. Il va de maisons en maisons, il donne la nourriture du corps et de l'âme, il donne le pardon au pécheur qui s'en va mourir le désespoir dans l'âme, les yeux hagards, n'ayant plus la force de confesser son crime ; il emporte dans son manteau les petits enfants abandonnés ; il ouvre les prisons pour que ceux qui expient cherchent le salut au dehors ; il ensevelit les morts, et sa charité s'étend à tous ; mais le Seigneur reste sourd à ses supplications.

A cette même heure où la mort frappe sans se lasser et semble frapper toujours plus fort, Godeberthe, éplorée, se tient à genoux devant le Seigneur, la main encore armée d'un fouet sanglant dont les pointes de fer ont déchiré son corps ; elle demande grâce pour son peuple. Et elle pleure, la vierge très douce, parce que depuis tant de jours sa prière est sans réponse !

« Mon Dieu, mon Dieu, aie pitié de ceux que tu aimes. Dis-nous, Seigneur, ce qu'il te faut pour apaiser ta justice et tes filles sauront te le donner, afin que tu pardonnes à nos frères ! »

Elle suppliait, dressant ses bras ouverts pour rappeler la croix du Bien-aimé au Père éternel, et sa douleur allait jusqu'à faire défaillir son pauvre corps meurtri ; mais le cœur vaillant ne cessait de

dire : « Prends-moi pour eux, délivre ton peuple et fais-moi son otage ! »

A la fin, la voix du ciel se fait entendre et c'est Mummelin qui recueille ses mots d'espérance. Un jour, après une sainte veille où Dieu lui a parlé, il va jusqu'à l'oratoire de Saint-Georges et demande madame l'abbesse. Elle se présente aussitôt, pensant bien que quelque chose de grave l'amène auprès d'elle. L'évêque la bénit, puis tous deux sans parler s'unissent dans une muette prière. Ils se sont compris et demandent le salut pour Noyo.

— Mon père et seigneur, dit enfin la sainte Godeberthe, j'ai prié, j'ai jeûné, j'ai rudoyé ma chair, j'ai offert ma vie, Dieu ne veut pas être touché ; il se détourne de moi.

Mummelin s'est assis, il la laisse à genoux.

— Je viens pourtant, dit-il d'une voix accablée de douleur, te dire que c'est par toi, chétive, que la ville peut être sauvée.

— Oh !... fait seulement Godeberthe, qui l'interroge de son regard suppliant.

— Mais, ma fille, en auras-tu le courage et la force. Sais-tu bien que le Seigneur te chargera des crimes qui ont allumé sa colère. Et sais-tu ce que c'est que le poids de la colère de Dieu ?

— Non, dit-elle naïvement, je n'ai connu que son amour ; mais, si c'est Lui qui me frappe, comment ne pourrais-je pas le supporter ?

— Le Seigneur te cachera sa face afin de t'enlever sa douceur ; Il abreuvera ton âme de dégoût et ton corps de misères ; Il se tiendra derrière toi, et tu le croiras loin, perdu à jamais. Tu seras seule, Godeberthe, et nul ne pourra adoucir cette solitude, parce que c'est Lui qui l'aura faite.

Songe, ma fille, au sacrifice entier que Dieu exige pour pardonner.

— Le peuple sera guéri ? demanda-t-elle seulement.

— Le Seigneur le promet ; mais tu languiras de corps, à sa place.

— Je languirai de corps jusqu'à la fin, affirmait-elle sans hésiter.

— La colère du ciel remplira ton âme d'effroi, continua l'évêque.

— Rendra-t-il aux mères des enfants, aux pauvres du secours, à tous son espérance ?

— Il rendra tout ce qu'il a pris ; mais Il te prendra tout ce qu'il aura rendu.

— Oui ; qu'Il prenne dans mon cœur le prix du rachat.

— Tu n'as pas peur, ma fille, songe donc ; toute une vie de souffrances ?

— Oh si, Père Évêque, j'ai grand émoi de t'entendre promettre de si terribles choses ; mais la peur fut le mal de toute ma vie, ajouta-t-elle, trouvant dans son héroïsme le courage de sourire ; puisque Dieu le veut, je le veux aussi.

— Il n'exige pas ton sacrifice ; Il te le propose seulement.

— Je le veux, répéta-t-elle avec ardeur. Il me soutiendra par sa force cachée, cela doit suffire.

L'évêque alors se leva, il posa ses deux mains sur la tête de la sainte Godeberthe et, dirigeant vers le ciel des yeux pleins d'une tendre pitié, comme pour déjuger les paroles sévères qui allaient tomber de ses lèvres :

— Seigneur, dit-il d'une voix profondément troublée, voici ta victime, ne l'épargne pas !

Un long silence suivit, plein de pensées, plein d'espérances. Mummelin rendait grâce, en voyant l'inébranlable vertu de la sainte ; et Godeberthe ouvrait toute grande son âme à la volonté de Dieu, ne désirant autre chose que la satisfaire.

Et comme l'évêque s'éloignait, elle lui dit :

— Ta servante a une grâce à obtenir de toi : ne dis pas ce que tu sais de mon âme ; prescris un jeûne de trois jours avec le vœu de grand silence tant qu'il durera, afin que le peuple, se voyant ensuite délivré, ne m'attribue pas...

Elle s'arrêta, humblement confuse d'avouer sa puissance sur le cœur de Dieu, même à celui qui la lui révélait.

Mummelin comprit cette pudeur de son dévouement et vint à son aide :

— Oui, dit-il, un jeûne fléchira le Seigneur, tu dis vrai et je vais le prescrire.

Seulement l'évêque, loin de madame l'abbesse, ne resta pas si discret, et quand, après les trois jours de pénitence, le fléau disparut, il dit au peuple dans l'excès de sa joie que c'était à la prière de Godeberthe que le Seigneur avait fait grâce.

Et Noyo n'a pas oublié ces heures d'angoisse et de rachat ; elle est restée fidèle à sa confiance dans sa Vierge immolée et, pour que toutes les générations en témoignent, elle chante encore, après treize siècles de confiance : « Toi qui nous délivras de la peste, sois-nous propice, Godeberthe. »

IX

OU L'ON VOIT D'AUTRES MERVEILLES DE LA VIE DE CETTE SAINTE GODEBERTHE

Dieu avait gardé sa parole : depuis que la peste s'était éloignée de Noyo à la prière de madame l'abbesse, celle-ci atteinte d'un mal qui peu à peu lui retirait la vie, languissait sur un lit de souffrances ; et son âme ardente et tendre, comme abandonnée de Dieu, éprouvait dans ses délaissements une peine mille fois plus cruelle que tout ce qui pouvait atteindre au corps. Elle ne se plaignait jamais ; en toutes circonstances, elle montrait à ses filles un visage paisible où ne se pouvait surprendre nulle trace des terribles combats que la désespérance livrait en elle ; et, malgré qu'elle en eût, sa confiance restait inébranlable et son amour entier.

Le Seigneur, qui l'affligeait, prenait en secret ses revanches, et se plaisait, à mesure qu'il semblait se retirer de la sainte, à exciter l'amour et l'admiration de son fidèle troupeau envers elle. Bientôt même, ce ne fut plus seulement de Noyo qu'on vint lui demander amour, protection ou conseil, mais des confins du royaume d'Austrasie, et jamais l'intervention de Godeberthe ne fut vaine, de sorte qu'on la vénérât et que son nom seul était, dans la bouche des suppliants, comme une égide dont on usait avec joie et reconnaissance.

A cette époque, l'abbesse de Saint-Georges devait avoir trente-six ans. Elle était née vers 640; et une vieille rime manuscrite nous dit qu'

En l'an six cent soixante et seize
Noyo fut presque mis en breize.

Or c'est justement de ce terrible incendie qu'il nous faut parler pour la gloire de madame l'abbesse.

Comment le feu avait-il pris, au plein cœur de la ville, c'est ce qu'on ne savait; mais ce qui était certain, c'est qu'il menaçait de tout consumer; et les clameurs de ceux dont les maisons brûlaient, ou de ceux qui craignaient pour eux-mêmes, faisaient un tel concert de gémissements et de cris, qu'on les entendait de Saint-Georges, bien que ce fût à l'autre extrémité des remparts.

Les sœurs de Godeberthe, fort effrayées, couraient à toutes les issues, regardant le ciel tout rouge; elles montaient aux chambres hautes d'où l'on apercevait les flammes dominant les toitures, et elles écoutaient avec terreur le fracas des murailles qui s'écroulaient.

Dans la ville, on accourait vers le lieu du sinistre pour porter secours; mais, dans ce quartier pauvre et populeux, les maisons entassées, faites de tourbe, de paille et de bois, s'allumaient les unes aux autres, sans donner le temps de s'y reconnaître. Des hommes courageux, demi-nus, armés de fléaux, s'aventuraient bien au plus près des foyers; mais à battre le feu, ils n'y gagnaient guère, et l'eau arrivait si parcimonieusement dans les amphores dont on pouvait disposer que c'était comme rien, malgré que chacun s'y employât de son mieux.

— C'est chez Ernés le Cordouan que le feu a pris, disait un homme qui, armé d'une pelle, jetait de la terre sur un brasier naissant.

— Non, répondit un autre qui abattait un pan de mur, c'est aux charpentes des nouvelles écholles.

— Nous brûlerons tous si le vent tourne et il me paraît incertain; regardez, les flammèches tombent tantôt à droite, tantôt à gauche.

Un clerc de l'évêché vint à passer en courant:

— Où vas-tu, le clergeon? lui cria la foule.

— Il paraît que l'église de la Vierge est menacée, on va sonner la grande volée pour avertir les abbayes hors des murs de nous porter secours.

— Tu ferais bien mieux, dit un Frank qui apportait de l'eau dans son casque, d'aller jusqu'à l'abbaye de Saint-Georges dire à madame l'abbesse qu'elle arrête le feu.

Mais le clerc toujours courant ne l'entendait plus.

— Vas-y toi-même, lui cria-t-on de toutes parts, car, au nom de Godeberthe, l'espoir renaissait dans les cœurs.

Le Frank se hâta de jeter sa potée d'eau, qui fit jaillir des étincelles et provoqua seulement une flamme plus vive, puis, d'un pas rapide, il prit le chemin de la place au bled qui conduisait au monastère.

Il frappa à la porte, en homme qui connaît la maison et, la sœur mise en éveil par tout ce fracas d'incendie, lui ouvrit aussitôt.

— Il y a un feu terrible, dit-il sans être interrogé; la ville brûlera tout entière, si la sainte Godeberthe ne vient pas l'éteindre.

— Ha, las! se récria la converse, tu veux que madame notre mère aille dans la ville alors qu'elle ne peut poser le pied par terre, étant fort malade de longtemps!

— Je te dis, bonne fille de Dieu, que la ville brûle. Va le lui répéter, ou je fais la course à ta place.

La sœur, très émue de ces manières franques, et sachant très bien que la menace serait suivie d'un prompt effet, si elle n'en tenait pas compte, se hâta d'aller trouver madame l'abbesse et, se mettant à genoux devant sa couche, attendit la permission de parler.

— Qu'y a-t-il, Gislegarde? dit celle-ci, en se tournant vers elle.

— La ville brûle; un homme de guerre, tout noir de fumée, demande à madame notre mère de venir éteindre le feu. Il parle très fort et a dit que si je ne répétais pas ses paroles, il viendrait jusqu'ici pour te les faire entendre.

Godeberthe sourit, et laissant retomber sa tête fatiguée sur le billot de bois qui lui servait d'appui, elle répondit:

— Nous allons nous mettre toutes en prière pour que Dieu prenne pitié de la ville; mais quant à sortir de notre monastère, je ne le dois pas sans permission et, fallût-il brûler vives nous-mêmes ici, nous ne sortirions pas sans l'ordre de monseigneur notre évêque. N'est-ce pas, Gisle, que tu aimerais mieux périr dans les flammes que désobéir?

La converse baisa la main de sa maîtresse en signe d'acquiescement et alla répondre de sa part au Frank que madame l'abbesse ne pouvait sortir, faute d'en avoir la permission. Elle croyait l'éconduire par ce refus motivé; mais lui ne l'entendait pas ainsi.

Sans même prendre le temps de discuter, il repartit en courant dans la direction du palais épiscopal qui était tout proche de la cathédrale, et à part lui, il pensait: « Messire l'évêque forcera bien

notre sainte Godeberthe à commander au feu de s'éteindre. » A peine avait-il disparu au coin de la place au bled qu'une troupe de gens dévêtus, les cheveux roussis, les visages noirs et décomposés, les uns tenant par la main des enfants qui pleuraient, d'autres portant sur leur dos quelques débris de leur richesse, dans un ballot fait d'un vêtement ou d'un tapis, s'engouffra sous le porche extérieur de l'abbaye. Ils poussaient des cris lamentables et appelaient madame l'abbesse de toute la force de leur désespoir.

Gislegarde, derrière sa porte grillée, entendait leurs supplications, elle voyait leurs visages contractés et livides, leurs yeux rougis, leurs brûlures et, bouleversée, elle monta à la salle où l'abbesse venait de se faire porter, parce que d'une fenêtre, on plongeait sur la basse ville où le feu était le plus fort.

La bonne fille s'agenouilla à ses pieds de nouveau pour obtenir audience.

— Parle, Gisle, lui dit aussitôt Godeberthe.

— Ma mère, la cour est pleine de gens qui accourent pour te demander de venir les sauver. Le feu gagne, il brûle les maisons et, dans les maisons, les infirmes qui n'en peuvent sortir rapidement, les vieillards qui deviennent fous de peur, les enfants abandonnés. Et si tu voyais ceux qui échappent au brasier, ils sont déchirés, blessés, ruinés. Ah ! mère ! aie pitié de la ville !

Godeberthe détourna la tête comme pour se soustraire à l'évocation douloureuse de tant de maux et, incapable de contenir l'émoi de sa compassion, elle dit au fond du cœur avec tout l'élan de sa généreuse pitié :

— Seigneur, Seigneur, fais grâce à ce peuple. Que ta colère me brûle et non pas lui !

En elle aussitôt une voix répondit avec force :

« — Tu iras dans les flammes, et elles s'éteindront. »

Godeberthe s'inclina, dominée et attentive.

— Maître et Seigneur de ma vie, est-ce Toi qui me parles et non pas l'autre ? Qui me l'assurera ? demanda-t-elle, défiante d'elle-même.

« — L'obéissance », dit encore la voix.

Gisle, toujours à genoux, attendait un ordre ou un encouragement de madame l'abbesse ; mais celle-ci, absorbée dans sa prière, restait immobile et silencieuse ; à la fin, elle se retourna vers sa fille, lui posa doucement la main sur la tête comme pour la bénir et lui dit d'une voix ferme :

« — Messire l'Élo m'a mise en cette maison de Dieu pour y rester toujours, j'y veux rester même morte, à moins que par ordre de celui qui le remplace, je doive aller ailleurs ; mais nos prières peuvent ce que nos pas dans la ville ne feraient ; ayons confiance, va le dire à ces pauvres gens, et console-les de ton mieux. »

En cet instant, comme si la ville eût pressenti le refus de madame l'abbesse de se porter à son secours, un long cri de détresse s'échappa de

mille poitrines : le quartier de Notre-Dame-la-Vierge, subitement tourné par le feu, était enveloppé de flammes et devenait le centre d'un nouveau et vaste foyer, c'était la perte irréparable de la basilique et de ses trésors, du palais épiscopal, de la bibliothèque de messires les chanoines de Saint-Médard, et de ce qui restait à brûler dans une ville déjà plus d'à moitié consumée.

— Place, place, arrière ! cria tout à coup une voix retentissante, tandis qu'un homme, bousculant, renversant ce qui arrêtait sa course, fendait la foule amassée devant Saint-Georges.

— Place donc ! j'apporte le salut, disait-il en agitant une feuille de parchemin qu'il brandissait au-dessus des têtes.

C'était le guerrier frank que madame l'abbesse ne voulait pas écouter tout à l'heure, et qui revenait cette fois armé contre elle.

— Ouvre-moi, criait-il à Gislegarde d'une voix haletante, voici un parchemin qui porte le scel de messire Mummolin, le reconnais-tu ? Va le montrer à la sainte abbesse.

Et pour la troisième fois la gardienne du monastère va s'incliner devant sa mère ; elle lui donne la feuille où pend à un fil de soie verte la cire molle où est empreint le sceau de l'évêque, et Godeberthe y lit ces mots tracés d'une main hâtive : « Viens, tes frères ont besoin de toi et la maison de Dieu est en péril. »

« L'obéissance ! » murmura Godeberthe en interrogeant son cœur, puis elle dit à ses filles avec tout son calme habituel :

« — Vulgude et Gislegarde, prenez ma chaise et me portez à l'église de la Vierge. Impérie nous suivra pour remplacer la première des deux qui sera fatiguée. »

« Mes bonnes filles », ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur, « j'ai regret de vous donner cette peine de me porter ; mais vous savez mes infirmités, et que je ne puis faire un pas sans votre secours ; je me console en pensant que je ne suis pas si lourde. »

— Je peux bien te porter toute seule dans mes bras, comme une enfant, dit la robuste Vulgude, qui aimait sa mère d'un amour un peu jaloux.

— Non, ma fille, reprit plus sévèrement Godeberthe ; qu'il te suffise d'obéir.

C'est ainsi que, portée sur une chaise par trois de ses religieuses, l'abbesse de Saint-Georges sortit de son monastère.

Mais elle ne devait pas arriver sans peine au but. La foule qui l'attendait à la porte et dans la cour, la voyant sortir, se jeta en avant pour la mieux considérer, pour toucher ses vêtements, sa chaise, son voile, ou lui baisait les pieds, ou s'emparait de ses mains pour les poser sur la tête des enfants. On la bénissait, on l'acclamait, la confiance éclatait en transports inexprimables. Vainement réclamait-elle qu'on la laissât passer, sa chaise immo-

bilisée au milieu de la cour était menacée de n'en pouvoir sortir.

Mais le Frank hardi et obstiné veillait sur son œuvre et ne permettait pas qu'on en compromît le succès ; il se plaça devant Godeberthe et, faisant un double moulinet de ses bras redoutables, il ouvrit un large sillon dans lequel s'engagèrent à sa suite Godeberthe et ses compagnes, tandis qu'il criait à pleine voix : « Laissez passer madame l'abbesse qui va pour éteindre le feu à Notre-Dame-Marie ! »

Et comme il frappait rudement de ses poings fermés ceux qui ne se rangeaient pas assez vite :

— Pas si fort, Vauchelle, lui dit doucement la sainte.

Un éclair de joie passa dans les yeux du soldat en entendant ce nom, et le petit cortège étant arrivé sur la place au bled où il avait liberté pour se mouvoir, le Frank vint se placer derrière les porteuses. Il y resta quelques minutes, hésitant et troublé, puis se penchant sur le voile qui lui cachait la sainte, il dit de sa voix rude, subitement adoucie :

— Madame l'abbesse, tu m'as donc reconnu ?

— Oui, répondit-elle sans se retourner ; et il me fait plaisir que tu m'accompagnes.

— Oh ! dit le soldat, la voix coupée par l'émotion, sais-tu ma joie de te revoir ?

— Oui, car je t'aime aussi, mon frère. Dieu est bon de nous avoir réunis en cet instant.

Vauchelle, étendant sa main puissante au-dessus de la tête de Godeberthe, s'écria :

— Oh oui, Dieu est bon d'avoir permis que ce bras ait pu te servir.

Ils arrivaient sur la place du Parvis où un spectacle terrifiant les attendait. L'incendie formait un demi-cercle ardent et lumineux derrière lequel se consumaient maisons, palais, couvents ; et, dominant le rideau de flamme, l'église de la Vierge se dressait haute et sombre, avec une couronne de feu à son clocher.

Une vapeur brûlante se dégageait de cette fournaise ; la place était encombrée de débris qui fumaient encore, il était impossible d'approcher ;

à travers ce voile opaque, on apercevait par lambeaux d'autres scènes désolantes, des groupes anxieux ou désespérés, des gens qui se tordaient les mains et poussaient des cris lamentables, et, sur un monticule fait de murs écroulés, le seigneur évêque entouré de ses prêtres, commandant qu'on se retirât des places dangereuses, tout espoir étant perdu de sauver la cathédrale.

Quand la foule vit apparaître Godeberthe, un cri d'espoir suprême s'échappa de ces mille cœurs :

— Godeberthe, sauve-là ! disaient-ils, désignant l'église mère.

— Godeberthe, aie pitié de nous !

— Viens, l'Épouse à Dieu ! O sainte ! apaise le Seigneur !

Madame l'abbesse, que ses filles avaient posée à terre, se recueillit profondément pour écouter en son cœur ce que Dieu lui commandait dans ce péril extrême ; et la voix mystérieuse répéta avec plus de force encore :

— Tu iras dans le feu et il s'éteindra.

Elle releva les yeux et vit sur le monticule le seigneur Mummolin qui, le bras étendu vers l'église, la lui montrait avec un regard plein de supplications.

— Vauchelle, dit Godeberthe vivement, va trouver notre père évêque et demande-lui qu'il nous bénisse.

Le Frank s'éloigna aussitôt.

Alors la sainte s'écria :

— Mon Seigneur Dieu, je vous offre ma vie et celles de mes filles pour votre peuple !

Son visage rayonnait de l'enthousiasme sacré du sacrifice et celui de ses filles brilla aussitôt du même éclat divin.

Sur l'ordre de leur mère, elles reprirent sa chaise et bravement franchirent la zone ardente.

Elles marchaient sur les tisons brûlants, et ne le sentaient pas ; elles respiraient la cendre et la fumée, et n'en souffraient nullement.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

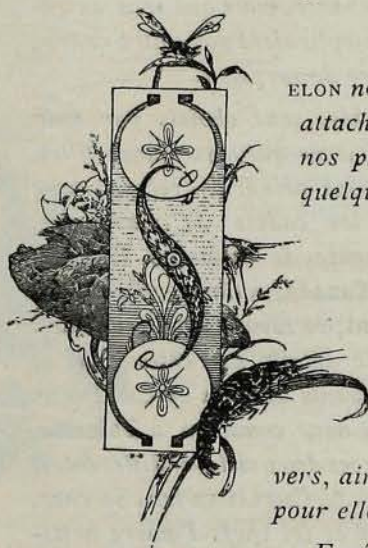
LA PITIÉ

*La plus belle fleur de la terre
Ne fleurit pas dans les jardins,
Elle s'entr'ouvre avec mystère
Loin des voluptueux Edens.
On ne la connaît qu'où l'on souffre,
Elle se penche au bord du gouffre ;
Son calice est un encensoir,
Parmi les deuils et les décombres
Elle exhale, sous les cieus sombres,
Un parfum doux comme un espoir.*

*Dans son sein, une larme est prête
Toujours pour toutes les douleurs ;
Mais elle sait, dans une fête,
Sourir au milieu de ses sœurs.
Elle fleurit au cœur de l'homme ;
Ce n'est l'amour ni l'amitié...
Le malheureux crie et la nomme,
L'heureux accourt : c'est la Pitié.*

LUCIEN PATÉ.

A Nos Lectrices



ELON notre coutume, nous venons présenter à nos lectrices, si attachées à leur journal, tous nos vœux de bonheur, toutes nos promesses pour l'année prête à s'ouvrir. N'a-t-elle pas quelque chose d'étrange et de mystérieux, cette année 1899, comme si elle enfermait en elle tout ce que ce siècle qu'elle va clore aura connu de grand et de douloureux?

Nous souhaitons à nos abonnées une douce et joyeuse fin de siècle. Aussi, tous nos efforts tendront à ce que, chaque quinzaine, leur cher journal, qu'elles veulent bien nommer leur ami, apporte à chacune ce qu'elle rêve : pages souriantes ou sérieuses, beaux vers, aimables causeries, travaux variés et amusants, qui seront pour elles mieux qu'une distraction passagère.

En échange, cette fois encore, nous nous estimerons satisfaits de les avoir pour collaboratrices de notre œuvre. Les listes roses, que nous leur avions envoyées l'an passé, s'étaient couvertes avec élan de noms d'amies qui sont devenues les nôtres, dès qu'elles ont connu *Le Journal des Demoiselles*. Nous espérons que les nouvelles venues comme les anciennes continueront cette propagande efficace. Les améliorations que nous réalisons chaque jour s'accroîtront encore avec le nombre de nos abonnées. Pour cela, parlez de votre journal, dites le bien que vous en pensez, faites-le aimer, en un mot, comme toutes, vous l'aimez vous-même, ce compagnon des heures bonnes et mauvaises. Il est, nous le savons, parmi nos lectrices, des mères de famille ou des jeunes filles dont la vie de labeur et d'abnégation ne connaît d'autre repos que celui qu'elles nous doivent, seul moment où elles se resaisissent et se dégagent des soucis journaliers. Ce moment, elles ne sauraient s'en priver, et il nous est doux de le leur offrir.

L'année qui s'achève a dépassé encore l'attente générale. Romans, articles, conseils, ont trouvé un égal succès. Les travaux d'aiguille, choisis avec une connaissance approfondie du goût de notre public, ont été fort appréciés ; qu'il nous suffise de rappeler, en particulier, nos impressions sur étoffe : dessous de lampe, corbeille à pain, pelote, enveloppe de serviette, garniture de toilette et enfin les trois dessous de carafe, fleurs monstres.

Parlons maintenant de l'avenir. Toutes nos abonnées verront, avec un vrai plaisir, le premier numéro de janvier commencer un nouveau roman de M^{lle} AIGUEPERSE : *La Revanche de Renaud*, qui présente, dans une situation peu commune et avec une grande finesse d'analyse, deux caractères également nobles et élevés. En même temps, *La Part du Rêve*, par MARIE T., l'auteur de : *En jouant*, charmante nouvelle, gaie et légèrement ironique, peindra une jeune fille bien moderne, avec

ses qualités, ses travers, et surtout ses méfiances, exagérées parfois, à l'égard de la vie. Le brillant romancier dont le talent est déjà connu de nos lectrices, M. CH. FOLEY, nous a promis un grand roman : *Le Roi des Neiges*, d'un genre très original, dont il ne nous est pas permis de parler à l'avance, mais qui sera extrêmement dramatique et émouvant. Ces trois œuvres ne rempliraient pas notre cadre ; d'autres viendront s'y ajouter, que nous réservons à titre de surprise.

Nos articles d'éducation, tous les jours plus goûtés, sont choisis par nous avec un soin qui nous vaut de vifs éloges, autant des mères que des jeunes filles. L'ensemble en sera très varié : M^{me} DE LAMIRAUDIE nous peindra, avec sa verve accoutumée, le véritable *Cyrano de Bergerac* et les cadets de Gascogne. M^{me} DRONSART nous donnera une intéressante biographie de la Reine Victoria. TH. BENTZON puisera pour nous dans ses souvenirs du Canada, cette terre restée si française. PIERRE DE GAMOND étudiera Victor Jacquemont, ce savant mort jeune aux Indes et dont les lettres spirituelles contiennent tant de détails sur cette vaste et curieuse contrée. Nous aurons aussi la suite des ravissants articles de CH. FOLEY sur *Les Jeunes Filles sous Louis XIV*. CH. DE VITIS nous conduira à *Palerme*, J. DE SARDENT à *Chambéry*, et l'un et l'autre feront, dans ces deux villes si différentes, moisson de souvenirs historiques et de détails pittoresques. A. CHEVALIER ira chercher, dans les vieilles cités de l'Ombrie, les légendes du passé et les chefs-d'œuvre artistiques. Enfin, CH. ROZAN, avec sa haute compétence littéraire, nous entretiendra des poètes de la *Pléiade*, Ronsard et ses émules.

Nos aimables chroniqueuses, EDMÉE et C. DE LAMIRAUDIE, continueront à causer avec nos lectrices des incidents d'actualité, intéressants pour elles ; M^{me} MARYAN à leur donner ses *Conseils* pleins de tact ; M^{me} LASSAVEUR à les tenir savamment au courant des nouveautés musicales.

On voit combien ce programme est étendu et comporte d'éléments divers. Le *Courrier de l'Aiguille* parlera, aux habiles travailleuses, des modèles nouveaux et des fantaisies inédites que leur promet la partie des modes et travaux, dans ses annexes si bien accueillies et que nous sommes seuls à donner parmi les publications du même genre.

L'Édition verte, très complète en annexes de toute sorte, aura en partage, cette année, de fort jolis travaux imprimés sur étoffe. Qu'il nous suffise de nommer : Dessus d'enveloppe à lingerie de nuit ; Poche de voyage pour enfermer les bottines ; Carnet en satin pour cartes de visite, et d'autres encore, qui concernent la lingerie de table.

C'est ainsi que l'année qui s'ouvre, à l'avance préparée avec tous nos meilleurs efforts, remplira et au delà, nous l'espérons, les désirs de nos fidèles abonnées et des nouvelles, que nous souhaitons toujours plus nombreuses.

Et Le Journal des Demoiselles, soutenu par les sympathies dont il se sent entouré, heureux de l'influence qu'il tient à honneur d'exercer, dit à toutes ses amies un affectueux au revoir.

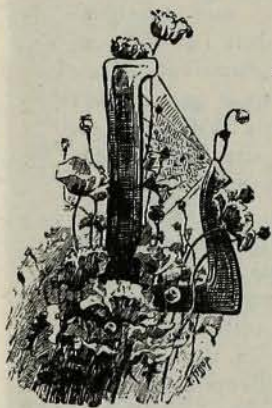
LA DIRECTION.

Lire la Lettre rose encartée dans ce numéro.



Tant pis pour Jules!

SUITE ET FIN



A grosse fleuriste flaire quelque mystère ; mais, par profession, elle a une discrétion de dentiste.

Et la corbeille, parée d'un petit drapeau taillé en flamme triomphale portant le nom de la maison en lettres dorées, part sur la tête du garçon, alléché par l'idée d'un généreux pourboire ; elle fait se retourner les passants, qui l'admirent et reniflent gratis le sillon parfumé qu'elle laisse dans l'air, moins embaumé que le souvenir de Lucile dans le cœur de Pol, encore stupéfait de l'aventure.

Ira-t-il voir Jules ? euh... pas aujourd'hui... non ; demain. Eh ! pour lui dire quoi ? Oui, quoi ? Pauvre ami !... non, non, impossible. Comment lui faire avaler ce sabre ? Bah ! attendons, les choses s'arrangeront... comme elles pourront. Il y a même des choses qui s'arrangent toutes seules, sans qu'on y touche.

Aussi, pourquoi n'est-il pas venu ? Ça, c'est idiot, mais ce n'est pas sa faute à lui, Pol. C'est Jules qui est cause de tout. Quant à lui, il se trouve innocent comme l'enfant qui ouvre l'œil dans son berceau.

Pol, rentré chez lui, se demande dans combien de jours il osera faire sa visite de politesse ? Huit jours ? oh ! c'est impossible, jamais il ne pourra attendre si longtemps... quatre, quatre jours... non, trois. Oui, dans trois jours, il reverra Lucile. Ô joie ! ô chanson !

Mais, le surlendemain matin, on pousse violemment le timbre électrique, qui fait crrr... rrr... d'un son coléreux.

Pol sursaute : « Voilà Jules... ou ses témoins. »

Il est tiraillé par le noir remords. Mais, si c'est ça, eh bien ! il sera très crâne.

Il va ouvrir, le menton relevé, la moustache en croc. Eh bien ! pas du tout ; ce n'est ni Jules ni ses témoins. C'est Rufin, simplement, mais Rufin avec un air tout singulier, disant bonjour tout bas et jetant un regard circulaire, comme s'il avait quelque mauvais dessein.

— Tu es seul ?

— Mais bien sûr.

Pol, intrigué, le fait entrer dans son petit salon-fumoir, très gentiment installé, et le regarde sans rien dire. Il flaire quelque bombe.

Rufin s'assied, tout droit, les coudes au corps, le chapeau sur les genoux ; il a l'air d'un homme qui a sur les épaules un sac de farine de cent kilos, et qui serait content de le placer délicatement sur le dos d'un ami ; et cependant, tout en fixant le tapis avec sévérité, sa joue s'arrondit d'un gros sourire.

Un silence

— Ah ça ! quelle tête fais-tu, mon pauvre Rufin ? crie Pol perdant patience. Que t'est-il arrivé ? As-tu perdu au jeu, trouvé un trésor, assassiné une vieille dame ? Dis, réponds, parle ?

— Hé ! dit Rufin, qui rit d'une joue et grimace de l'autre. Hé ! c'est une drôle d'histoire. Ah bien... tu as fait un beau coup !

— Moi ?

Et Pol re-pense à Jules. Rufin est son envoyé, c'est clair... ça y est. De nouveau, il se sent mordu par une meute de remords.

— Oui, toi, toi-même. L'autre soir, au bal, tu sais bien, chez les Lamy ?

« Ah ! voilà le nom de mes gens », pense Pol.

— ... Il paraît qu'on t'a pris tout le temps pour un autre, un autre prétendant.

— Est-ce ma faute ?... dit Pol, contrit, les bras ballants.

— J' dis pas ! mais, enfin, en voici la conséquence. Hier, je vais voir M. Lamy, pour affaires. Je le trouve gourmé, empesé comme un plastron de chemise arrivant d'Angleterre. Il me fait asseoir, me regarde fixement en roulant de gros yeux, puis il se met à parler, à parler ! lui, le silencieux à l'excès. Il m'assied sur un gril, et m'interview à ton sujet, me tourne, me retourne... Il questionne, je réponds ; il interroge, je réponds, et toujours ce que je sais de mieux, de plus réussi sur ton compte. Tes qualités ressortent comme le nez au milieu du visage, tes petits défauts... je les estompe... bref, tu deviens un être rose, un merle blanc ; enfin, un pur extrait de maté-kola-coca.

— Bien, très bien, mon petit Rufinet.

— Eh ! je flairais quelque bonne piste pour toi, et par conséquent, pour moi aussi..... Enfin,

M. Lamy continue à déverser sur moi les flots de son éloquence et me dit d'un ton et sévère et grognon :

« — Dimanche soir, monsieur, nous attendions la visite d'un jeune homme qui nous avait fait manifester, par des amis communs, l'intention d'épouser notre fille, Lucile, s'il lui plaisait. Et nous, nous avions prudemment tout arrangé pour le noyer dans le bal, afin que l'on pût s'examiner réciproquement à loisir. Nous avons d'abord cru que votre ami était le prétendant annoncé; nous l'avons donc soumis à un examen attentif de la part de la famille, des intimes, de la jeune personne... »

— Tu as donc été passé aux rayons X, mon petit Pol, et il paraîtrait que tu es sorti à ton honneur de cette épreuve que je crains pas de nommer redoutable... Enfin, le jeune homme annoncé n'est pas venu, il se sera ravisé...

— Heureusement ! interrompt Pol, partant comme un bouchon de champagne, tout en se mordant la langue pour ne pas ajouter : ce nigaud de Jules !...

— Hein ? La jeune Lucile... Elle te plaît donc ?

— Moi ? à moi ?

Et Pol vient regarder Rufin sous le nez en criant avec véhémence :

— Mais elle est ravissante, adorable ! Ose dire que non ? ajoute-t-il d'un air de défi.

Il secoue Rufin comme un prunier.

— Vrai ? Alors... tu épouserais volontiers ?

Le visage de Rufin s'éclaire comme le soleil qui passe le nez à travers le brouillard.

— J'en suis fou ! J'allais courir chez nos amis communs, les Dubois, pour les lancer sur la famille de Lucile et réussir à tout prix un mariage qui est devenu tout mon rêve, mon espoir de bonheur. Ah ! Rufin, Rufin... depuis que j'ai vu cette jeune fille, mes idées ont fait volte-face ! Je suis un Pol tout changé, tout nouveau, un Pol d'intérieur, de famille, presque un Pol d'étagère... Si on a la cruauté de me la refuser, je n'ai plus qu'à me pendre n'importe où avec n'importe quoi, un ruban des cheveux de Lucile...

— Très inutile de te pendre, ami Pol, et nuisible à tes projets, comme aux miens.

— Les tiens ?

— Mais oui ; la petite cousine de Lucile... tu sais bien ?... C'est un peu ça qui m'a poussé à venir de moi-même, — car je ne suis pas un ambassadeur, — savoir ce que... enfin, tes impressions. Sais-tu bien que tu as plu à toute la famille ?

Et Rufin, baissant la voix avec mystère, verse dans l'oreille de Pol ces paroles qui l'enlèvent dans un chariot bleu attelé d'ailes et le transportent dans un azur de bonheur.

— Écoute !... Questionnée le soir même du bal par sa maman sur son impression particulière, il paraît que M^{lle} Lucile aurait laissé entendre

qu'elle ne ressentait à ton égard aucun sentiment d'hostilité... au contraire... Elle a même ajouté que tu avais une vraie figure de mari...

Pol saute au cou de Rufin.

— Aïe ! tu m'étouffes... Le père Lamy a ajouté : « — Mais les choses subséquentement éclaircies, quand on a découvert qu'il y avait erreur de personne, la situation m'est apparue comme délicate, ostensiblement délicate... et comme je suis un père accablé de prudence, j'ai voulu savoir un peu qui était ce vice-prétendant qui nous tombait de la lune. J'ai pris immédiatement mes renseignements chez les Dubois. Or, je dois l'avouer, ces renseignements sont excellents, monsieur, excellents de tous points. Quel dommage que ce faux prétendant ne soit pas le véritable ! Voyez, voyez, monsieur Rufin, dans quelle situation bardée d'épines nous sommes plongés par la faute de monsieur votre ami... car enfin... il a agi absolument comme un prétendant ! Il a courtoisé notre fille devant la famille, les amis, les invités, le public enfin ! Il nous a tous trompés, monsieur ! »

— Et il continuera, monsieur, cette fausse tromperie, jusqu'à l'écharpe municipale, il en est bien capable, ai-je crié avec une bouillante conviction, car je me disais : Je vais bondir chez l'ami Pol et, si l'affaire lui allait ! la petite cousine est à l'horizon... Donc, puisque l'affaire paraît t'aller, eh bien, vas-y donc, chez tes Dubois.

Pol éclate de joie, tout en pensant avec la rapidité d'un instantané :

« Pauv' Jules !... il est fritt. Ma foi ! tant pis... c'est le bonheur qui m'arrive. Le mettre à la porte ? Ah ! mais non ! »

Il saute sur son chapeau.

— Je vole chez les Dubois, chez ces bons Dubois ! crie-t-il avec effusion, suffoquant de bonheur. Je brûle de revoir ma charmante fiancée, car elle l'est, presque... elle va l'être, elle le sera, oui, oui ! Mais c'est qu'il est très bien, ce papa Lamy, très bien !

Il court vers la porte, mais Rufin le rattrape.

— Eh ! pas si vite. Quand tu seras marié, tu penseras à moi pour la petite cousine. Promets, ou...

Pol s'échappe et se sauve.

Jules, ce pauv' Jules, est dans le troisième dessous de l'oubli.

Pol tombe chez les Dubois ébahis ; il les abreuve d'éloquence, les tire, les pousse, les persuade, les lance. Les Dubois, monsieur et madame, marchent comme un seul homme à l'assaut des Lamy, et foncent à travers des portes ouvertes. Tout s'arrange pour le mieux.

Pol est admis à faire sa demande ; on l'accepte. Il est aux étoiles. Le temps passe comme un rêve azuré. Lucile, son papa, sa maman, sa grand'mère, l'adorent et se le disputent. Il se trouve là comme dans un nid, un nid d'affection, de famille, de bonheur... un paradis insoupçonné. Chaque

soir, quand il est forcé de se retirer, il ne pense qu'à revenir.

Pourtant, un peu de raison revient à Pol : il faut finir par revoir Jules qui doit lui en vouloir à mort de l'avoir supplanté, et le boude, bien évidemment. Ah ! il faut lui dire, lui dire tout... Ça, c'est une rude pilule à lui fourrer, et à soi-même aussi. Car, enfin, Jules n'a qu'à lui dire de ce ton plaintif qu'il connaît : « Ce n'est pas propre, ce que tu m'as fait là... » et il aura raison, Jules, ce pauvre Jules. Il doit faire une tête !... On ne lui en a pas soufflé mot, chez les Lamy ; les parents par délicatesse, car ils l'ont certainement évincé, et Lucile... oh ! Lucile n'y pense guère, ça se voit. Dès qu'il arrive, lui, Pol, marchant sur des roses, ils se mettent tous deux à dire, à redire un tas de choses jolies, délicieuses, où Jules n'a rien à voir, mais rien du tout !

Il faut en finir, cependant. Mieux vaut tordre le cou à la situation que de la laisser en suspens.

Pol rassemble ses troupes, prend son courage à brassée et grimpe l'escalier du Ministère. Il grimpe sans enthousiasme, comme un chat fouetté ; quelle figure va faire Jules ? Et puis, par où entamer l'histoire ? Si seulement ce bon Jules se mettait en colère tout de suite, eh bien, voilà qui simplifierait. Lui aussi se mettrait en colère, et le planterait là comme un chou dans son carré de jardin. Voilà ! ils s'enverraient promener réciproquement ; l'affaire serait finie. Voilà ! Il lui dirait tout simplement :

— Ma foi ! tant pis pour toi, mon pauvre Jules, — et sortirait en flanquant la porte.

Tout de même, Pol sent qu'il serait chagriné, car il aime Jules et l'estime énormément. Au fond, il se rend aussi justice : il n'a pas très, très bien agi envers son ami. Dès le lendemain, il aurait dû aller le voir, le prévenir, oui ! Ah ia-ia ! il se trouve un peu léger, se juge avec sévérité. Il a un peu trahi Jules ; ça, c'est trop vrai... trop vrai.

Et puis, au lieu de se fâcher, si Jules se plaint, gémit, se lamente, l'accable de reproches tristes de lui avoir fait manquer un si bon mariage, de lui avoir chipé sa fiancée comme on chipe une orange dans un panier ; eh bien, ce sera pire qu'un accès de colère. Il ne pourra s'en dépêtrer, et ça l'ennuie, ça l'ennuie !

Arrivé sur le palier du bureau, Pol se retourne et descend deux marches. Oui, il aime mieux s'en aller, c'est ça : il écrira... il écrira, mais quoi ? « Mon ami Jules, je t'ai pris ta fiancée, elle me trouve plus à son gré que toi ; tu es blackboulé, mon pauvre vieux, faut pas m'en vouloir, vois-tu, mais j'ai plu, et toi pas. »

Car c'est là le fond des choses, le cruel fond des choses. Mais vraiment, lui écrire ça tout cru, c'est plus difficile que de le dire. Il y a le ton qui fait la chanson, et la chanson peut adoucir, estomper... on glisse l'histoire en douceur, on plaint la victime ; enfin, on n'a pas l'air de faire : cocorico !

Ça picote, mais ça blesse moins et le cœur et l'amour-propre. « Allons, c'est dit : parlons ! Les paroles volent... Et moi aussi, je vole... le bonheur de ce pauvre garçon. Il faut me punir par cette confession, car, je le sens bien, je ne suis qu'un petit misérable. »

Pol remonte et frappe timidement, ouvre et pénètre dans le bureau.

A sa place habituelle, Jules, assis, griffonne assidûment. Il tourne la tête, se lève et dit d'un ton bougon qui déjà agite le remords dans le cœur troublé de Pol :

— Ah ! c'est toi, Pol ?

— Oui, c'est moi, Jules.

Et tous deux se regardent un instant en silence.

Jules a le ton bougon, mais sa figure ne semble pas à Pol aussi mauvaise qu'il l'a craint. C'est une figure... ambiguë.

Que médite Jules ? Un mauvais coup ? Eh !... ces gens doux sont capables de tout. On a vu de grands criminels avoir fait preuve, au préalable, d'un caractère très pacifique. Pol se tient donc sur ses gardes sans en avoir l'air. Il surveille les mains de Jules ; mais l'une tient sa plume, l'autre rien du tout. Aucun revolver ne bossèle la poche de son tranquille pantalon.

— Ah ! c'est toi, Pol, enfin ! redit la voix bougon.

— Oui... oui. Je... je... euh... euh... balbutie Pol, mal à l'aise et qui croit humer une odeur d'orange.

— Eh bien, tu es un joli garçon ! on compte sur toi et tu trahis comme ça ! dit Jules d'un ton plaintif qui fend l'âme de son ami.

« Aïe ! nous y voilà », pense Pol qui n'est pas fier.

— C'est que... euh... j'ai une grosse nouvelle à t'annoncer, mon pauvre Jules.

— Eh bien, moi aussi, mon pauvre Pol.

Tous deux disent ces deux mêmes phrases en même temps :

— Je vais me marier.

— Ah bah !...

— Avec ma future, dit Jules dont le visage candide reflète le bonheur.

— Moi aussi ! crie Pol.

— Comment « moi aussi » ?

— Oui, pauvre ami, je vais épouser ta future. Je venais te dire ça... en ami... Ne m'en veuille pas... C'est elle qui m'a préféré de nous deux, choisi, enfin. Que veux-tu ? Les femmes sont si drôles...

— Comment ? mais c'est moi ! dit Jules, ahuri, effaré.

— Pas du tout ! c'est moi, je te dis, moi !

Ils crient simultanément :

— Mais tu es fou !...

— J'arrive, je la quitte. Elle m'adore.

— Alors, elle nous épouse tous les deux ? dit Pol qui perd le nord, n'y comprend rien, et oublie toute la palabre préparée dans l'escalier.

De nouveau, ils disent ensemble la même phrase :

— Pourquoi n'es-tu pas venu comme tu l'avais promis ? Je t'ai attendu toute la soirée.

— Mais je suis venu, parfaitement, oui. C'est toi qui as raté le train. J'ai plu à ta place, j'épouse à ta place, voilà. Tant pis pour toi, Jules ! Qu'est-ce que tu veux ? Il y a des fatalités, impossible d'y résister. Plus fort que soi, la fatalité ; ça vous domine un homme.

Jules se laisse tomber sur sa chaise et se prend la tête à deux mains ; il la serre... bien sûr, elle va éclater.

Pol va et vient, agité. Il n'y comprend plus rien. Est-ce que la famille Lamy... et Lucile elle-même, l'auraient joué ? d'accord avec Jules ? Mais pourquoi ? pourquoi cette sottise plaisanterie ? Ah mais non, ça ne se passera pas ainsi !... Il jette sur son ami un regard mauvais et se sent devenir un petit malfaiteur.

Jules fixe sur lui ses yeux bleus tout arrondis, sans trouver une parole.

Chacun pense que l'autre a perdu l'esprit. Il faut y aller en douceur ; les fous, c'est dangereux.

— Voyons, voyons... dit Jules d'un ton conciliant. Je t'ai attendu toute la soirée dans la famille de ma future ; il y avait une très jolie soirée, on a dansé. On t'attendait, tu n'es pas venu, et tu m'as joliment manqué. Pourquoi m'as-tu lâché comme ça, Pol ? toi, mon meilleur ami, toi que je devais présenter comme mon premier témoin ? Ce n'est pas gentil de m'avoir laissé tout seul, sans appui, moi qui suis timide, tout timoré, et je t'en veux, bien que je sois d'autre part joliment content, car tout est arrangé au mieux, et nous devons nous marier dans un mois.

Pol regarde Jules avec une douce commisération.

— C'est moi qui t'ai attendu toute la soirée dans la famille de ta future. Il y avait une très jolie soirée, on a dansé. On t'attendait, tu n'es pas venu. Ta future, un peu dépitée peut-être, a fait semblant de croire que j'étais toi, le monsieur attendu que l'on devait lui présenter comme fiancé, et, ma foi... il faut bien que je te le redise, mon pauvre Jules, j'ai plu énormément... à ta place, à ta fiancée qui est, du reste, ravissante, et à toute sa famille ; papa, maman, grand'mère, parents, amis, concierge, petit chien, tous raffolent de ton ami Pol. Et dam ! quand j'ai appris par un ami

l'effet « mélinitique » que j'avais produit, quand cet ami m'a poussé à... à demander la jeune fille, eh bien, je n'ai pu résister... Voilà.

Jules reste coi, les yeux hors de la tête. Puis, tout d'un coup, il crie en se levant brusquement et se plantant devant Pol qui fait la meilleure contenance possible :

— Oh mais !... ah ça ! quel est ce cauchemar ? Je te dis que j'épouse, là.

— Moi aussi.

— Mais qui ? hurle le pauvre Jules.

— Ta fiancée, Lucile Lamy, blonde délicieuse, criblée de petites fossettes.

— Ma... ma fiancée ? Lucile Lamy ? Blonde... avec des fossettes ?...

— Ou-i.

— Mais.... ma fiancée s'appelle Alexandrine Mouton ! Elle est brune, très brune, la peau, les yeux, les cheveux... bruns, bruns ! Quant aux fossettes... pas une miette ! on peut chercher !

Pol, à son tour, reste bouche bée.

— Mais où prends-tu ces Lamy à fossettes que tu épouses si lestement ?

— Rue Demours, n° 11, aux Ternes, troisième étage, ascenseur, palmier, etc. C'est un peu ça que tu m'as dit, je crois ? riposte Pol qui devient hargneux.

— Les Mouton demeurent au troisième *au-dessus de l'entresol*. Tu t'es trompé d'étage. En effet, on dansait aussi chez les Lamy et mon Alexandrine, qui les connaît un peu, m'a dit que l'on y attendait également un prétendant pour Lucile. Ces demoiselles vont au même cours de je ne sais plus quoi, cuisine, musique, bicyclette.

Tout s'illumine d'une lumière soudaine, crac ! comme arrive l'électricité dans sa poire.

Pol et Jules éclatent de rire. Ils se roulent en travers du bureau, des dossiers, de l'encrier qui s'en va répandre une mare noirâtre sur le respectable plancher du Ministère.

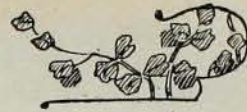
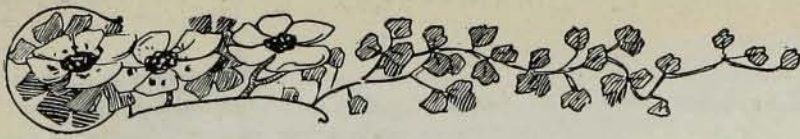
Attiré par ce vacarme insolite, le garçon de bureau arrive au trot et s'arrête, pétrifié. Quel scandale !

— Eh bien ! tu m'as fait une jolie peur, mon pauvre Pol !

— Eh bien ! j'aime mieux que ça ait tourné de cette façon, mon pauvre Jules. Chacun de nous garde ainsi sa fiancée et... son ami.

ROCBLANC.





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Première imminente. — *Joseph* à l'étude. — Opéra-Comique : L'ouverture de Favart, et ses artistes au Château-d'Eau. — Grands concerts Colonne. — Nouvelles et nouveautés.



N'a mené très rondement, ce mois-ci, les répétitions de *Gautier d'Aquitaine*, avec orchestre et costumes, et l'on dit cet ouvrage prêt à passer aux premiers jours. En même temps, on a mis à l'étude le *Joseph* de Méhul, et *Briséis*, de Chabrier.

Une brillante reprise de *La Walkyrie*, avec les belles soirées de *Samsom* et *Dalila*, des *Huguenots*, de *La Cloche du Rhin*, de *Faust*, etc., sont bien faites pour tempérer l'impatience du public, toujours avide de nouveauté.

M. Albert Carré est aussi sur le point de voir son rêve réalisé, car le premier décembre est proche, et c'est la date que, depuis près d'un mois, il a assigné à l'ouverture de la salle Favart. On ne serait ni surpris, ni disposé à s'en plaindre, si un retard de quelques jours s'imposait, en songeant à la somme énorme de travail accompli par la direction de M. Albert Carré, pour assurer le succès et la rénovation artistique du nouvel Opéra-Comique. Il est arrivé en quelques mois à organiser quinze programmes variés pour ses abonnés et à réaliser la réfection des décors défraîchis pour une dizaine d'opéras. De même pour les costumes fanés ou démodés.

Les premiers ouvrages ainsi remis à neuf furent : *Carmen*, *Mignon*, *Manon*, *Lakmé* et *Fidelio*, dont la reprise doit servir de débuts, à l'Opéra-Comique, à la grande cantatrice Rose Caron, dont la belle interprétation des classiques doit nous rendre aussi l'*Iphigénie en Tauride*, et l'*Alceste*, de Gluck. Une intéressante reprise de la *Proserpine*, de Saint-Saëns, œuvre ravissante, fait aussi partie du programme.

Parmi tant d'autres reprises projetées, il faut citer encore : *Les Noces de Figaro*, de Mozart; *Joseph*, de Méhul; *Richard Cœur de Lion*, de Grétry.

De plus, M. Albert Carré a formé un important corps de ballet dirigé par M^{me} Mariquita, et dont la belle allure permettra non seulement de régler

brillamment les divertissements des ouvrages du répertoire, mais d'interpréter avec succès de véritables ballets. Déjà sont reçus par l'habile directeur : *Javotte*, de M. Saint-Saëns, sur un livret de M. Croze; *Eros vainqueur*, de MM. J. Lorrain et Xavier Leroux; *Le Cygne*, de MM. Mendez et Lecocq; ainsi que quelques anciens ballets tels que celui de *Dimitri*, de Joncières, *Giselle*, d'A. Adam, etc.

On sait que, depuis un mois, les représentations de l'Opéra-Comique ont lieu au théâtre du Château-d'Eau, où un nombre fantastique d'ouvrages trouvent une remarquable interprétation par les artistes et pensionnaires de M. Albert Carré. Le public accourt en foule pour y applaudir tour à tour : *Le Barbier de Séville*, *Philémon et Baucis*, *Le Caïd*, *Le Chalet*, *Mignon*, *Paul et Virginie*, *Le Domino noir*, *Le Maître de chapelle*, *Mireille*, *Les Rendez-vous bourgeois*, *Carmen*, etc., et, s'il fallait tout citer, nous ne finirions pas.

La Princesse Jaune, de L. Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns, un délicieux ouvrage à peu près inconnu puisqu'il n'a pas été joué depuis sa création, en 1872, va être monté au petit Théâtre-Lyrique (galerie Vivienne). Autorisation spéciale a été donnée par M. C. Saint-Saëns. Heureux théâtre ! Il sera bien trop étroit pour un si grand et si bon maître !

Quoique le premier concert du Châtelet soit déjà un peu éloigné de nous, il convient de rappeler ici que le substantiel programme de M. Colonne, dont nous avons donné la reproduction *in extenso* le mois dernier, a été suivi, jusqu'à présent, avec une complète exactitude. Dans cette séance d'ouverture, M. Colonne célébrait le quart de siècle de la « Société artistique », conduite ainsi par lui, pendant vingt-cinq ans, à l'apogée de sa grande renommée. On sait, d'après le programme, que M. Colonne réserve une séance entière à ceux des compositeurs qui comptent plus de cent auditions, et qu'ils sont au nombre de six : Beethoven, Mendelssohn, Wagner, Berlioz, et, parmi les vivants : Saint-Saëns et Massenet. Quant à ceux qui n'ont pas atteint le chiffre énoncé, ils ont néanmoins remporté au Châtelet de belles victoires et devaient être inscrits, en partie, aux programmes des deux premières séances. C'est ainsi qu'à la première, on a entendu G. Bizet, avec l'ouverture de *Patrie* ! César Franck, avec les *Variations symphoniques*; B. Go-

dard, avec *Le Tasse*; Ed. Lalo, avec la *Symphonie espagnole*; H. Berlioz, avec la *Symphonie fantastique*; cinq musiciens français.

De toutes ces œuvres, celles qui ont soulevé le plus vif enthousiasme, ce sont : les *Variations symphoniques*, de C. Franck, pour piano, avec la belle interprétation de Raoul Pugno, saluée par deux rappels. En second lieu : la *Symphonie fantastique*, de Berlioz, exécutée par l'orchestre avec la perfection que donne à M. Colonne la profonde connaissance des œuvres de notre grand compositeur.

Ce concert commençait avec la plus magnifique page de Bizet : l'ouverture de *Patrie* ! rendue par l'orchestre avec un élan superbe.

Les fragments du *Tasse*, de Godard, ont fait valoir le talent de M^{me} Auguez, comme de MM. Vergnet et Auguez, très remarquables dans le trio. La première partie se terminait par le triomphe de Sarasate dans l'exécution idéale de la *Symphonie espagnole*, de Lalo, enlevée avec un incomparable brio. Plusieurs fois rappelé et bissé, le célèbre virtuose du violon se prêtant avec grâce aux désirs du public, ajoute au programme une de ses *Danses bohémiennes*, dont la virtuosité met le comble à l'enthousiasme général.

La *Symphonie fantastique*, qui remplissait la seconde partie de la séance, a été exécutée, comme on a pu tant de fois en juger, avec le plus bel entrain et la même perfection. Ajoutons que, pendant l'entr'acte, on a offert à M. Colonne une superbe lyre dorée, ornée de feuillages et de rubans. Nouvelles ovations faites au fondateur de la « Société artistique », comme au savant musicien.

La solennité de cette première séance du Châtelet nous faisait un devoir de nous y arrêter plus longuement que ne le permet l'étendue de notre chronique. Nous serons donc forcée d'être brève sur les deux suivantes, non moins intéressantes cependant.

Au second concert, l'ouverture de *Phèdre* a été un brillant succès pour M. Massenet, dont les œuvres sont faites de charme. M. Sarasate n'a pas été moins acclamé qu'au premier, dans le beau et savant *concerto en si mineur*, de Saint-Saëns, ainsi que dans le *Caprice*, de Guiraud. M. Raoul Pugno, ce maître du clavier, s'est surpassé dans les ravissantes *Valses romantiques*, de Chabrier, et le superbe *scherzo* de Saint-Saëns, exécuté en l'habile compagnie de M. L. Wormser. Un immense triomphe pour l'orchestre a été l'œuvre magnifique de César Franck : *Le Chasseur maudit*.

A la séance suivante, M. Colonne a commencé la série des festivals qu'il doit consacrer à chaque grand compositeur ayant dépassé la centième audition au Châtelet. La première et la seconde de ces séances furent consacrées à M. Massenet, dont on a entendu d'importants fragments de ses plus belles œuvres symphoniques et théâtrales. Le maître dirigeait lui-même son orchestre, qui a été chaudement acclamé dans sa *Première suite*, 1864. Le son très pur du violon de M. Thibaud a merveilleusement rendu la *Méditation* de *Thais*. Puis, le bâton de commandement en main, M. Massenet a magistralement conduit une suite d'*Esclarmonde*.

Les fragments de la quatrième partie de la *Vierge*, cet oratorio idéalement beau, ont été, de même, admirablement rendus par l'orchestre et les chœurs; mais plusieurs solistes n'ont pas semblé à la hauteur de cette pure et séraphique inspiration. Mais qui donc pourrait prétendre, en effet, à s'identifier, par exemple, avec le caractère sacré de la Mère divine ?

En revanche, le violoncelle de M. Baretti et la clarinette de M. Terrier ont délicieusement contribué au beau succès des *Scènes alsaciennes*.

La première scène du troisième acte du *Mage* a été un véritable triomphe pour le compositeur, M. Massenet, qui a été salué des plus frénétiques bravos par le public, l'orchestre et les chœurs si savamment dirigés et charmés. Le succès du soliste, M. Vergnet, n'a pas été moins mérité.

Nous ne pourrions parler que le mois prochain du festival de M. Saint-Saëns et de la belle première de l'Odéon, qui vient de donner la *Déjanire* de ce maître, qui fut représentée, on s'en souvient, avec un colossal succès, aux arènes de Béziers.

— A demander : Œuvres récentes de C. Saint-Saëns : — op. 107 : *Marche religieuse* pour orgue ; — Deux fantaisies pour luth, de don L. Milan de Valence (xvi^e siècle), transcrites pour le piano. Editeurs : A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine.

— On nous demande de la musique pour piano et violon ; réponse : — *Sur les bords de l'Oise* ; n° 1, *Soupirs* ; n° 2, *Sourires*, de B. Albert. — *Biondina*, de Bucalossi. — N° 1, *Prière* ; n° 2, air de ballet, de A. Lefort. — Pour piano et une mandoline : *A pouffer de rire*, de Becucci ; la même avec deux mandolines. — Piano et deux mandolines : *Chacona*, A. Durand. — *Le Cygne*, de Saint-Saëns ; *Bella Bocca*, de Waldteufel. Editeurs : A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



NOVEMBRE, décembre, l'année est finie !

Il me semble que jamais douze mois n'ont passé plus rapides ; et il faut bien se demander pourquoi, puisque notre esprit, insatiable de vérité, cherche toujours à se rendre compte de ce

qui l'étonne et le frappe.

J'imagine que 1898 doit de nous avoir donné cette impression de fuite hâtive, au désordre de ses événements, à l'imprévu de ses solutions. Les éléments eux-mêmes se sont mis de la partie ; eux aussi n'ont presque jamais fait ce qu'ils devaient et en temps opportun : l'hiver a été trop doux, le printemps s'est montré glacial, l'été prodigieusement tardif, et l'automne, par un nouveau caprice, charmant cette fois, mais qui ne réparait rien, a été radieux.

Dans les affaires, mêmes contradictions ; on veut la paix universelle, inaltérable, éternelle ; tout le monde en sent la pressante nécessité et promet son concours à cette œuvre si grande ; aussitôt un vent de guerre se lève comme le simoun et passe sur le monde ; chacun s'arme en hâte : la Crète, l'Égypte, les derviches, les nègres, les jaunes, les blancs, les blonds, il y a de la poudre et de la fureur pour tous.

Et la religion ? La suite des Croisades reprise après des siècles de négligence ; Jérusalem la sainte qui secoue sa poussière et sa cendre ; le tombeau de notre Dieu qu'un roi va visiter en roi, les étendards de l'Occident flottant sur le Saint Sépulcre ; hélas ! ce sont ceux d'un empereur protestant et du Grand Turc lui-même, réunis dans le même faisceau.

A être ainsi sans cesse ballotté, étonné, surpris, inquiété ou déçu, on a oublié le temps écoulé ; et lui, le traître, en a profité pour prendre le galop.

Maintenant, il est trop tard pour y rien changer, pour savourer les heures que Dieu nous avait données et qui ont eu, malgré tout, leur charme, leur douceur, leurs espérances ; c'est fini pour cette année, et comme la jeunesse n'aime pas ce qui finit, le mieux est de parler avec elle de ce qui va commencer.

En décembre, on peut se tourner vers l'année nouvelle, ne fut-ce que pour la préparer. Pour vous, le chapitre étrennes est de ceux qu'on aborde avec plaisir à l'avance ; que de joies, que de mystères, que de méditations il suggère ! Les joies sont communes à ceux qui donnent et à ceux qui reçoivent — les soucis restent réservés aux donneurs.

— Eh ! madame, croyez-vous que nous n'en ayons pas notre part ?

— Comment cela, petite ?

— Et le choix, quand il nous faut choisir !

— Déclinez la proposition si elle vous embarrasse.

— C'est que...

— C'est que... c'est bien intéressant, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas, mais je vous assure qu'il y a du souci tout de même. Ainsi moi, par exemple, j'ai un oncle maternel et une tante paternelle qui me font un joli cadeau tous les ans et me pressentent vers le 10 décembre, très finement, sans qu'il y paraisse, au dîner de famille qui a lieu pour l'anniversaire du mariage de mes parents. Cette année, j'ai envie d'un manchon et d'une raquette de tennis. Il paraît tout simple que je demande adroitement le manchon à ma tante et la raquette à mon oncle ; eh bien, c'est tout à fait impossible. Je suis sûre que si tante Luce me choisit une fourrure, elle optera pour celle où figure une petite tête naturalisée, ayant appartenu à une fouine quelconque, avec des yeux jaunes en verre, des dents postiches et des moustaches hérissées ; elle trouve ce genre ravissant ; moi, je le déteste. Quant à mon oncle, si je lui demande une raquette, il croira bien faire les choses en m'en envoyant une de dix francs, et je serai volée, d'abord parce qu'elle

ne vaudra rien, ensuite parce qu'il me donne ordinairement un objet de valeur.

— Eh bien demandez la raquette à votre tante et le manchon à votre oncle.

— Impossible ; dans notre trou de province on ne trouverait pas convenable qu'un oncle donnât un objet de toilette, et puis, pour tout avouer, je crains que le cher homme remplace la tête de fouine de ma tante par une queue dans les mêmes conditions, or, j'ai l'horreur des extrémités...

— Alors, allez trouver votre mère et exposez-lui la difficulté ; je suis bien sûre qu'elle arrangera le tout à votre entière satisfaction.

— Vous le croyez ?

— Vous en doutez ?

— Oh non ! quand on aime comme maman m'aime, on arrive toujours à réaliser le désir de son enfant ; mais ça me faisait plaisir de me l'entendre confirmer par une voix autre que celle de mon cœur.

Décembre ne contient pas que des rêves. Il est même terriblement rempli de réalités absorbantes, de travaux supplémentaires. La calotte de velours soutachée et les pantoufles en tapisserie ont fait leur temps et ont à peu près disparu de cette fin de siècle, mais elles ont été remplacées par je ne sais combien d'équivalents. Il faut justement choisir, combiner, acheter ou faire venir les *fournitures*, essayer un point nouveau, monter, démonter, et les jours sont si courts... Il est vrai qu'à la nuit on a la ressource des travaux de fil ou de coton blanc, et puis il faut bien réserver un bout de temps pour les lettres de bonne année. Ah ! ces fameuses lettres, ne les laissons pas s'accumuler pour la dernière heure, c'est si ennuyeux d'avoir à écrire dix fois, vingt fois *d'affilée* la même chose quant au fond, avec le souci d'en varier la forme.

Et ce n'est pas tout ! Il y a une fable, un compliment à faire dire et bien dire à Jacquot ou à Lolotte. Le mot à mot, le ton, les gestes ont bien besoin de la surveillance de la grande sœur. Jacquot a des propensions philosophiques fort étranges ; il cherche sa leçon dans son petit nez rose ; Lolotte est distraite :

« — A l'aurore de ce jour,

« Mère, pleine d'amour...

« Didite (vous vous appelez Marguerite) est-ce

« que ce sera une poupée ou une voiture pour mon « baby ? »

— Lolotte, fais donc attention ; recommence.

« — A l'aurore de l'amour...

— Lolotte !...

— Ah ! que c'est ennuyeux !

Quelque chose qui amuse tout le monde ou à peu près, ce sont les réceptions de famille qui se pressent aux derniers jours de l'année. Les jeunes en aiment le branle-bas, les surprises ; les autres retrouvent leurs plus chers souvenirs dans ces joies expansives des nouvelles générations qui leur rappellent le *bon temps*. Je crois vraiment que l'explosion de votre gratitude et de votre plaisir, mes enfants, est de toutes manières la meilleure formule de remerciements. On est si heureux d'avoir réussi à vous satisfaire, montrez-le franchement, sans fausse honte ; défiliez le paquet avec un peu de fièvre au bout des doigts, ayez un regard éloquent, un cri du cœur. Vous pouvez sauter de joie et essayer sans permission votre parure ou votre joujou ; celui qui vous l'apporte n'attend que cela pour être payé de sa peine, de ses perplexités, et souvent, plus souvent qu'on ne croit, de la gêne que ce surcroît de dépense a amenée dans son budget de fin d'année.

Enfin, décembre vous apporte avec votre journal sa petite part d'occupations ; n'ayez pas peur, ce sera l'affaire de quelques instants ; il s'agit de lire la lettre encartée dans ce numéro, d'y répondre en nous envoyant, comme elle l'indique, quelques noms d'amies auxquelles vous pensez que peut plaire votre cher journal, et de nous renvoyer cette liste avec les adresses nécessaires ; vous savez que plus le nombre des abonnées augmente, plus la direction peut ajouter à l'agrément de sa publication : dessins, travaux, surprises, vont toujours croissant, vous le constatez dans toutes vos aimables lettres : ceci nous oblige et vous aussi, ne l'oublions pas.

Et maintenant, petites amies, adieu pour cette année, et que les taquineries de la saison, de la politique, de la navigation, de la justice et du sort, n'altèrent pas le sourire de votre jeunesse.

C. DE LAMIRAUDIE.

Pensées et Maximes

La vie est courte et l'on n'a jamais trop de temps pour réjouir le cœur de ceux qui font avec nous la sombre traversée de la vie : hâtons-nous d'être bons.

AMIEL.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.